



JACK LONDON

l'invasion sans pareille

TRADUCTION ET PRÉFACE
DE THIERRY BEAUCHAMP

LA PETITE COLLECTION DES ÉDITIONS DU SONNEUR



l'invasion
sans pareille

Titre original: *The Unparalleled Invasion*

© Les Éditions du Sonneur, 2016

ISBN: 978-2-916136-96-7

Dépôt légal: mars 2016

Conception graphique de la couverture: Sandrine Duvillier

Conception graphique des pages intérieures: Anne Brézès

Les Éditions du Sonneur
5, rue Saint-Romain, 75006 Paris
www.editionsdusonneur.com

JACK LONDON

l'invasion sans pareille

Préface et traduction de l'anglais (États-Unis)
par Thierry Beauchamp



PRÉFACE
JACK LONDON,
UN REBELLE DE SON TEMPS

L'Invasion sans pareille est devenue une nouvelle « politiquement incorrecte ». Elle ne l'était pas au moment de sa parution dans le McClure Magazine en mai 1910. Elle l'était même si peu que le Cosmopolitan l'avait refusée au motif que la rédaction de la revue avait déjà reçu deux textes sur le « péril jaune », phénomène né avec les premières vagues d'immigration chinoise aux États-Unis et en Australie, et accru au tournant du xx^e siècle, avec la victoire militaire du Japon sur la Russie – les nations occidentales craignaient que les Japonais permettent aux quatre cent millions de Chinois de se moderniser et d'accéder ainsi au rang de première puissance mondiale.

En 1904, Jack London se trouvait en Corée pour couvrir le conflit entre la Russie et le Japon : il en rapporta de très belles photographies qui prouvent, s'il en était besoin, à quel point il savait se placer à hauteur d'homme dans le feu de l'action. À l'époque, il rédigea plusieurs articles, notamment Le Péril jaune, dans lequel il prophétise le développement de la Chine et l'effondrement du Japon, en mêlant observations frappées au coin du bon sens sur le patriotisme exacerbé des Nippons et arguments essentialistes, voire racialisés, sur les « petits hommes bruns » et les « petits hommes jaunes ». Cinq ans plus tard, il s'inspira de cet exercice de prospective politique pour écrire L'Invasion sans pareille. Il alla même jusqu'à en reprendre plusieurs phrases, légèrement remaniées. Le narrateur de ce récit dystopique, un historien du futur, raconte comment l'Occident en vint à organiser le génocide du peuple chinois après que ce dernier eut atteint le milliard d'individus.

En 1910, Jack London intégra la nouvelle à La Force des forts, un recueil de paraboles virulentes sur les fondements et les conséquences de la logique capitaliste.

Partant d'un article aux relents racialisés, il aurait donc abouti à une nouvelle d'anticipation satirique, une charge d'une noire ironie contre l'impérialisme occidental ? Mais comment un antimilitariste convaincu aurait-il pu écrire une histoire justifiant l'emploi d'armes bactériologiques pour exterminer un peuple pacifique ? Et comment un communiste de la première heure aurait-il pu chanter les louanges des sociétés occidentales ? Le but de Jack London n'était-il pas plus simplement de dénoncer la nature criminelle du capitalisme, qui conduit systématiquement à la guerre, en s'appuyant sur un sujet porteur, le « péril jaune » ? Et cela n'empêche évidemment pas d'admettre qu'à maintes reprises, dans ses romans, ses nouvelles, ses articles, ses reportages, il se fit le champion de

L'INVASION
SANS PAREILLE

LE PROBLÈME ENTRE LA CHINE ET LE MONDE attei-
gnit son paroxysme en 1976. Ce fut à cause de
cela qu'on renonça à commémorer le bicente-
naire de l'indépendance des États-Unis. Pour la
même raison, d'autres projets des nations de la
Terre furent chamboulés et reportés. Le monde
réalisa plutôt brutalement le danger mais, pen-
dant plus de soixante-dix ans, des événements
passés inaperçus avaient déterminé ce résultat.

Logiquement, l'année 1904 marqua le début
du processus qui, soixante-dix ans plus tard,
plongerait le monde dans la consternation. La
guerre russo-japonaise eut lieu en 1904 et les
historiens de l'époque observèrent avec gravité
qu'elle marqua l'entrée du Japon dans le comité

des nations. En réalité, elle sonna surtout le réveil de la Chine. On avait fini par ne plus l'attendre, ce réveil tant espéré. Les nations occidentales avaient essayé de la sortir de sa torpeur, et elles avaient échoué. Leur optimisme inné et leur égotisme racial les avaient amenées à conclure à l'impossibilité de la tâche : jamais la Chine ne s'éveillerait.

Or ils avaient omis un point essentiel : *entre eux et la Chine, il n'existait pas de langage psychologique commun*. Leurs manières de penser étaient radicalement distinctes. L'esprit occidental pénétrait l'esprit chinois mais seulement en surface, après quoi il se perdait dans un labyrinthe sans fin. L'esprit chinois pénétrait l'esprit occidental, également en surface, après quoi il se heurtait à un mur d'incompréhension sans la moindre aspérité.

Tout se résumait à une question de langage. Il n'y avait pas moyen de communiquer des idées occidentales à un esprit chinois. La Chine

restait endormie. La réussite matérielle et les progrès de l'Ouest étaient un livre fermé pour elle. La toile de la conscience anglophone vibrait aux mots courts des Saxons; celle de la conscience chinoise vibrait aux sons de ses propres pictogrammes. Et l'esprit chinois ne pouvait vibrer aux mots courts des Saxons, pas plus que l'esprit anglophone ne pouvait vibrer aux vocables chinois. L'étoffe de leurs esprits était tissée de matériaux complètement différents. Sur le plan mental, ils étaient étrangers l'un à l'autre. Et voilà pourquoi la réussite et le progrès matériels des Occidentaux n'avaient pas troublé le sommeil profond de la Chine.

Puis il y eut le Japon et sa victoire sur la Russie en 1904. C'était désormais aux Japonais d'apparaître bizarres et paradoxaux parmi les peuples de l'Orient. D'une manière étrange, le Japon était réceptif à tout ce que l'Ouest avait à lui proposer. Le Japon assimila vite les idées occidentales, les digéra et les mit en pratique

avec tant d'efficacité qu'il s'établit soudainement comme une puissance mondiale tout équipée. Il serait aussi vain de tenter d'expliquer cette curieuse ouverture du Japon à la culture étrangère de l'Ouest que de chercher à comprendre une anomalie biologique dans le règne animal.

Ayant écrasé le grand empire russe, le Japon commença aussitôt à nourrir un rêve colossal, celui d'un empire pour lui-même. De la Corée, il fit un grenier et une colonie ; les privilèges obtenus par traités et une diplomatie habile lui assurèrent le monopole de la Mandchourie. Mais cela ne lui suffisait pas. Il tourna le regard vers la Chine. Là-bas s'étendait un vaste territoire disposant des plus grandes réserves mondiales de fer et de charbon, la sève et le sang de la civilisation industrielle. En dehors des ressources naturelles, l'autre élément moteur de l'industrie est la main-d'œuvre. Ce territoire était peuplé de quatre cents millions d'âmes,

soit un quart de la population totale de la planète. En outre, les Chinois étaient d'excellents ouvriers et leur philosophie (ou leur religion) fataliste, ainsi que leur solidité nerveuse, faisaient aussi d'eux de remarquables soldats s'ils étaient bien encadrés. Inutile de dire que le Japon était tout disposé à fournir ce commandement.

Et mieux encore pour les Japonais, les Chinois étaient de la même race qu'eux. L'énigme déroutante du caractère chinois pour les Occidentaux n'avait rien de mystérieux pour les Japonais. Ils le comprenaient mieux que nous pourrions jamais y parvenir – ou espérer y parvenir – malgré tous nos efforts. Les Japonais pensaient avec les mêmes idéogrammes que les Chinois et selon les mêmes schémas. Ils pénétrèrent l'esprit chinois là où nous avons été bloqués par l'obstacle de l'incompréhension. Ils prirent le virage que nous n'avions pas vu venir, contournèrent l'obstacle et disparu-

rent dans les ramifications de l'esprit chinois, où nous ne pouvions pas les suivre.

Ils étaient frères. Il y a longtemps, les uns avaient emprunté l'écriture des autres, et d'innombrables générations avant cela, ils avaient divergé de la même souche mongole. Il y avait eu des différenciations, des changements suscités par la variété des conditions et le mélange des sangs ; mais, tout au fond d'eux, emmêlés dans les fibres de leurs êtres, demeurait un héritage commun, une similarité de genre que le temps n'avait pas détruit.

Ainsi le Japon prit-il le contrôle de la Chine. Durant les années qui suivirent la guerre contre la Russie, ses agents se répandirent partout dans l'Empire chinois. Ses ingénieurs et ses espions s'activèrent mille six cents kilomètres au-delà de la dernière mission, habillés en coolies, déguisés en marchands itinérants ou en prêcheurs bouddhistes, relevant la puissance de chaque chute d'eau, les sites adaptés à la

construction d'usines, les altitudes des montagnes et des cols, les avantages et les faiblesses stratégiques, le niveau de richesse des vallées agricoles, le nombre de bœufs par district ou le nombre de paysans qui pouvaient y être enrôlés de force. Jamais un tel recensement n'avait eu lieu, et nul autre peuple que les Japonais, aussi tenaces et patients qu'ils étaient patriotes, n'aurait pu l'entreprendre.

Mais le secret fut vite éventé. Les officiers du Japon réorganisaient l'armée chinoise. Ses sergents instructeurs transformaient des guerriers médiévaux en soldats du xx^e siècle, formés à l'usage des machines de guerre modernes et d'une adresse au tir supérieure à celle des fantassins de n'importe quelle nation occidentale. Les ingénieurs japonais approfondirent et élargirent le système complexe des canaux, bâtirent des usines et des fonderies, développèrent des réseaux télégraphiques et téléphoniques à travers l'Empire, et inaugurèrent l'ère

de la construction du chemin de fer. Ce furent ces mêmes acteurs de la civilisation de la machine qui découvrirent les grands champs pétrolifères de Chunsan, les montagnes de fer de Whang-Sing, les gisements de cuivre de Chinchi; et ce furent eux encore qui forèrent les puits de Wow-Wee, le plus extraordinaire réservoir de gaz naturel du monde.

Les émissaires japonais siégeaient aux conseils impériaux de la Chine et chuchotaient à l'oreille de ses hauts fonctionnaires. La reconstruction politique de l'Empire fut leur œuvre. Ils évincèrent la classe cultivée, qui était violemment réactionnaire, et mirent au pouvoir des responsables progressistes.

Des journaux commencèrent à paraître dans chaque ville et dans chaque bourgade du pays. Bien sûr, des rédacteurs en chef japonais dirigeaient ces gazettes, dont la ligne éditoriale était dictée depuis Tokyo. C'étaient les journaux qui éduquaient et convertissaient au

Jack London (1876-1916), dans ce texte d'anticipation géopolitique, met en scène une Chine tout juste libérée du joug japonais au début du xx^e siècle. L'essor du pays s'accompagne d'une augmentation considérable de sa population, qui finit par atteindre, en 1976, un milliard d'individus. Les Chinois commencent dès lors à déborder de leurs frontières, mettant ainsi les nations alentour – et l'Occident – sur le qui-vive. Afin de lutter contre cet inquiétant envahisseur, une coalition internationale s'organise. Mais les troupes de ce comité des nations sont écrasées par celles, bien plus nombreuses, de l'Empire du Milieu. Jusqu'à l'entrée en scène d'un scientifique, qui propose une solution radicale à Washington : la guerre bactériologique !



ISBN: 978-2-916136-96-7 6,50 euros

